

Présentation **Généalogies de la figure du Patriote 1837-1838**

Daniel Vaillancourt and Marilyn Randall

Volume 26, Number 3 (78), Spring 2001

Généalogies de la figure du Patriote 1837-1838

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201557ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201557ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vaillancourt, D. & Randall, M. (2001). Présentation : généalogies de la figure du Patriote 1837-1838. *Voix et Images*, 26(3), 451–455.
<https://doi.org/10.7202/201557ar>

Présentation

Généalogies de la figure du Patriote 1837-1838

Daniel Vaillancourt et Marilyn Randall,
University of Western Ontario

Présenter une figure, la montrer ou l'évoquer ne va jamais de soi. C'est que la figure appartient toujours à des ordres complexes, oscillant d'une imagerie collective à la singularité de son apparition dans un acte de lecture intime. Contrairement à un thème, à une image précise qu'on peut facilement identifier, voire à un événement historique, la figure est l'objet d'une reconstitution, constitué à la fois par la mémoire et par l'imagination, brisé d'un imaginaire qui s'incarne. Elle vient sédimenter un certain nombre de postures, de modes de structurations imaginaires qui l'éloignent des faits historiques. Elle impose plutôt une complexité discursive, une opacité, qui signale son importance pour les littéraires. C'est ainsi que la figure est avant tout carrefour de lectures, machine désirante, réseau de connexions imaginaires et identitaires, sériation de discours, genèse d'un sujet instable, précaire, que ce soit sur le plan singulier ou collectif.

Dans le cas qui nous concerne ici, soit le Patriote, la figure pose un problème de fondation. Elle est à la fois une et multiple, passée et présente, lieu de consignations dans l'histoire, de traces et de mentions mais aussi de réactualisations, de projections, de mouvements de « ressouvenir en avant » (Kierkegaard). Sa généalogie correspond à l'énonciation d'un champ de forces qui ne se laisse pas réduire à une seule image. La figure est le lieu d'une scène mouvante et émouvante qui lui donne son efficace symbolique et sa capacité à être ré-appropriée, déplacée, défigurée et transfigurée. Si l'image célèbre d'Henri Julien en est une des plus explicites et pourrait illusoirement servir de signifiant-maître, elle est elle-même le produit d'une construction complexe qui ne peut se réclamer d'un moment de fondation unique, synchrone avec les événements de 1837. Si les représentations historiographiques et fictionnelles des dernières décades fournissent des explications rationnelles ou imaginatives sur ce qu'étaient les patriotes, leurs motivations et leurs volontés, elles sont tout autant contaminées par un horizon figural venant grever l'archive d'un savoir qui se situe ailleurs, dans cet ailleurs du désir où le sujet

est aux prises avec ses mythes fondateurs, ses traumas, la fluctuation de son régime identitaire.

Ainsi, si la présence d'un régime identitaire et imaginaire chez les Québécois ne fait aucun doute, les composantes de cet imaginaire, voire de cette identité sont, évidemment, non seulement instables, mais ouvertes à la contestation par tout un chacun. Passée l'époque dite « monolithique » — si tant est qu'elle ait jamais existé — où chaque Canadien français était censé se savoir francophone-arrivé-de-la-France et catholique pratiquant, la définition d'une identité « nationale » est une entreprise non seulement hardie mais, pour certains, carrément indésirable.

Et pourtant... Le Québec n'est pas l'Ontario ni Terre-Neuve; il n'est pas non plus la Belgique, le Vermont ou la Bretagne. Il est banal d'insister sur la spécificité d'un passé historique dans la création d'une nation, et pourtant, au-delà de l'hétérogénéité qui marque la totalité des états occidentaux modernes, il reste que cette spécificité peut constituer, de plus en plus, l'un des traits « identificatoires » les plus importants dans un contexte où ceux-ci deviennent de moins en moins nombreux. Accessible aux nouveaux arrivants au pays, qui peuvent décider de l'ignorer (comme peuvent décider de l'ignorer les générations successives des descendants des « originaires » du pays), le passé national est continuellement l'objet de réévaluations, de réécritures, voire de transfigurations qui épousent de nouvelles formes selon les réévaluations du présent, provoquant par la force même du processus un fonds d'imaginaire identitaire. Le passé se diffracte, les références varient, produisant des vagues et des cycles qui ouvrent et fracturent le point d'origine.

Dans ces passés, il y a des moments marquants — des lieux ou des « nœuds » de mémoire, comme le dit Bernard Andrès — qui se voient plus facilement capturés que d'autres par un espace légendaire et figural, emblématique, étant de même matière que ce qui aurait été autrefois celui de l'épopée. Or, dans la mémoire du Québec, les Rébellions de 1837-1838 figurent un tel moment dont l'importance comme point de fuite identitaire n'a aucune commune mesure avec celle que peuvent y attribuer les « historiens » — c'est-à-dire victoire politique ou défaite militaire, défaite symbolique ou victoire effective —, car quel que soit l'angle que l'on choisit pour regarder les Rébellions, elles ont été (elles sont) essentielles à la formation de l'imaginaire national québécois, lui donnant un personnage, une figure fondamentale pour son Grand Récit national.

Le présent dossier, modeste contribution à un projet plus vaste, entend de tracer et de retracer les multiples avatars de la représentation culturelle des Rébellions à partir de leur incarnation à travers la figure du Patriote. Une double ambition s'y dessine: explorer, d'une part, ce qu'a fait le Québec de ce Patriote; d'autre part, ce qu'a fait le Patriote du Québec.

La notion de *généalogie* que nous utilisons offre l'avantage de bien situer les mouvements discursifs dont nous voulons rendre compte. La généalogie, affaire de filiation, de legs, de lignes brisées aussi, retrace un parcours qui remonte à des origines que l'on ne peut pas cependant considérer originaires, et ce, parce que l'une des particularités du passé du Canada est le fait que la première histoire, qui prend en charge l'identité nationale du pays, s'écrit *postérieurement* aux événements qui ont si fortement marqué cette histoire. On sait quels liens se nouent entre l'*Histoire* de Garneau et les retombées de la Rébellion. Les Rébellions ont fait naître l'histoire d'un «peuple» qui existait déjà depuis 300 ans (ou 80...) avant qu'il ne songe à s'inventer : l'histoire entière du Canada, depuis ses fondations jusqu'à 1837, est née dans la période de la post-Rébellion et écrite à partir et en fonction d'elle.

Paradoxalement, la figure du Patriote est multiple et, en même temps, étonnamment statique. Les traits qui la constituent sont atemporels, trans-historiques et, en ce sens, réellement fondateurs. On la retrouve dans divers supports, iconographiques ou discursifs, historiographiques ou fictionnels. Ce numéro reflète cette diversité, les articles analysant tant des romans que des documents historiographiques ou iconographiques. Au début de nos travaux, nous avons établi que la figure du Patriote est bicéphale, figure à deux faces qui sont présentées dans l'article de Daniel Vaillancourt — l'une, la figure du tribun incarnée par Papineau, l'autre, la figure de l'habitant-guerrier, remémorée, voire créée par Henri Julien. Or, de ces deux figures, on peut faire découler des variantes innombrables, mais qui partagent certains traits distinctifs. Du côté du tribun-Papineau, on valorise l'intelligence, l'instruction, la brillance oratoire et le charisme personnel, de préférence à l'idéologie politique qui l'a formé et qu'il a véhiculée, comme le souligne Marc André Bernier en nous rappelant les termes de son éloge funèbre offert par Arthur Buies. L'importance de Papineau comme figure emblématique a peu à voir avec les analyses politiques de ses actes et leurs effets historiques. Héros ou traître? Le vieux débat reste entier, mais tout l'intérêt tient justement à cela : l'indécidabilité accentue la force mythique du personnage qui dépasse toute considération historico-politique — son importance naît de cette ambiguïté et de cette complexité qui rejaillissent sur le pays, en lui prêtant non pas sa «gloire» (incertaine comme elle est) mais sa grandeur tragique. Papineau est celui qui unit les frères ennemis dans leur obsession commune ; qu'il soit détesté ou aimé, il symbolise le père à tuer, le roi à décapiter.

L'autre Patriote, l'habitant-guerrier, participe de la construction mythique en faisant ressurgir le «peuple». Le David du Goliath britannique, l'enfant trouvé qui détrône le faux Prince, cette version du mythe fait du peuple le vrai «Patriote» — héros ou victime. La force de cette figure tient à sa façon de réunir un ensemble de traits, rétroactivement emblématiques de l'âge d'or français, qui vont du coureur des bois à l'agriculteur en

passant par le chasseur. Les deux figures, tribun et habitant-guerrier, sont donc en parfait équilibre : à l'image du héros-tribun rassemblant le peuple à ses pieds s'oppose, en la complétant, celle des insurgés à Saint-Denis, victorieux par leur seule force malgré l'absence glorieuse du leader.

Mais la figure a un antécédent, une pré-histoire qui rend possibles ses multiples métamorphoses. Les articles de Bernard Andrès et de Marc André Bernier retracent les contours de la figure dans ses conditions de possibilités en nous faisant remonter à l'époque de la pré-Rébellion. Andrès poursuit ses travaux sur l'archéologie de la notion de « Canadien », montrant les ambiguïtés identitaires et nationales dont le Patriote et sa figure se feront l'écho. Pour sa part, Marc André Bernier reconstitue la formation rhétorique qui vient conformer l'éloquence des chefs politiques, nous menant à la gestation d'une « parole rebelle ». Ces deux textes campent une pré-histoire de la Rébellion, un futur antérieur de la figure.

Les Rébellions s'imposent à nous non pas comme événement historique, dont on peut reconstituer les faits et débattre des causes et des effets, mais comme ce moment mythique où, selon Freud, une société assure sa gestation non pas par le meurtre du père, mais par l'interdiction du fratricide qui s'ensuit. Si la fraternité dépend de l'absence du père qui en est la cause, il n'est pas insignifiant de constater que les « Frères chasseurs » succèdent aux « Fils de la liberté ». L'imaginaire canadien, voire québécois, est un imaginaire qui a vécu ses propres fondations ; qui a, pour ainsi dire, assisté à sa propre naissance et n'en finit pas de se souvenir de la chute qui fut à son origine. Il n'est pas du tout surprenant, dans cette reconstruction d'un imaginaire selon lequel l'Histoire commencerait avec les Rébellions, que nous cherchions le Patriote non seulement là où il s'affiche, mais là où il ne peut manquer d'être, c'est-à-dire partout.

L'imaginaire des Rébellions naît d'une logique manichéenne par laquelle les adversaires, comme les points de vue opposés, nécessitent d'être envisagés ensemble. De là, sans doute, tiennent-elles leur force mythique. Ainsi, dans le cas de Papineau, l'affirmation selon laquelle il serait un traître ou un héros n'a pas à être tranchée : l'imaginaire peut très bien s'accommoder des deux. L'union des contraires, que l'Histoire et la politique ne peuvent admettre, l'imaginaire s'en nourrit. Le même rapport se joue également entre tribun et habitant qui s'opposent comme sur un champ de bataille où il n'y a pas de vainqueur : il s'agit de choisir la défaite la plus noble, ou bien la moins ignoble, selon ses goûts et ses penchants pour le martyr... On sait également, et depuis toujours, que l'Histoire et le sort des Patriotes, héroïques ou tragiques, ne sont pas heureux : libre à nous de choisir « notre » Patriote, le sort lie chacun à un même destin. C'est un peu ce que nous apprend l'exercice de la fiction auquel s'est livrée Micheline Lachance et les commentaires qu'elle en tire.

La force de la figure du Patriote, son efficacité symbolique, la multiplication des lectures qu'elle permet, tient à ce qu'elle révèle et met en scène. Qu'il s'agisse d'une construction rhétorique sortant de la tradition catholique française, que celle-ci soit néo-cicéronienne et «patricienne» comme celle qu'adopte Papineau, ou plutôt néo-augustinienne et «plébéienne» comme celle de Rodier (Marc André Bernier); que l'on rattache l'évolution des idéaux patriotiques canadiens à ceux des révolutions américaine ou française (Bernard Andrès), l'héritage de la figure en est un de paternité manquée et d'une généalogie à reconstruire, comme le démontrent clairement les interventions de Daniel Vaillancourt, de Marilyn Randall et de Robert Major. Et, comme le suggère encore une fois Bernard Andrès, à la place de l'orphelin nostalgique face à la France, on pourrait aussi bien envisager, avec audace, la figure plus originelle de «bâtard», de cet «enfant naturel» qui surgit, tant jeune que vieux, tout d'une seule pièce. La nature dont il est question est celle imposée par le territoire, celui que Charles Guérin conquiert, celle plus ambiguë de la race ou de l'instinct du Patriote, que Marilyn Randall nous donne à lire, mais celle aussi qui est évoquée dans le giron maternel, cet espace chaud et intime qui manque tant au patriote pathétique des années soixante que Robert Major esquisse.

Ainsi, dans la contorsion temporelle des Rébellions, cette grande danse désordonnée où l'histoire se voile et se dévoile, la figure du Patriote, stratifiée, texturée, agit comme un système symbolique grâce auquel le Québécois se définit, se «territorialise» et s'imagine. Figure toujours riche, toujours neuve parce qu'elle naît entre le souvenir et l'oubli, le Patriote, avec ou sans majuscule, relance, par la fiction ou le politique, une certaine version de soi, une certaine appréhension de l'espace, national ou continental, un pathos où le sujet ne peut que se laisser entendre dans ce qu'il a de plus intime et de plus impersonnel à la fois.